

1 Bonjour et merci à toutes et tous pour votre présence. Un mot sur la dia que vous voyez derrière moi, pour signaler qu'elle présente le tout dernier ouvrage qui vient de paraître il y a quelques semaines sur John Cockerill. Cet ouvrage très fouillé est en néerlandais, ce qui pour moi est hélas un ~~honteux~~ handicap, mais ce livre ~~fait la part belle aux~~ ^{évoque le} années de John à Verviers aux côtés de son père William Cockerill qui sera, lui, l'objet de mon exposé.

2 Je voudrais insister sur le fait que cet exposé est celui d'une recherche en cours qui reste à améliorer ~~en terme d'illustrations notamment~~, mais surtout que comme toutes les recherches historiques celle-ci repose pour une large part sur les travaux de prédécesseurs et sur des « coups de pouce » du destin. Je rappelle donc si besoin l'existence des travaux irremplaçables de feu le professeur Pierre Lebrun, et je vous

3 dévoile l'existence parmi ceux-ci d'un manuscrit inédit et inachevé consacré à l'épopée de William Cockerill.

Voilà en quels termes Pierre Lebrun me l'avait transféré il y a tout juste quinze ans déjà, en m'écrivant « fais-en ce ce que tu veux », et cette conférence en est une première utilisation même si tout ce qui va suivre ne repose pas sur cela, *notamment aucune illustration.*

4 Autre « coup de pouce » important, c'est le retour à Verviers il y a cinq ans environ des archives de la famille Simonis, que j'ai inventoriées après en avoir obtenu le rapatriement. Or les Simonis, en la personne d'Iwan et de sa sœur Marie-Anne, ont joué un rôle majeur dans la venue et la réussite des Cockerill à Verviers, et j'y ai retrouvé une pièce fondamentale.

5 Cela fait un peu plus de deux siècles ^{donc} que l'Anglais William Cockerill et deux de ses fils ont débarqué à Verviers, en octobre 1799, ce qui a eu pour effet un peu plus d'un an plus tard un extraordinaire bouleversement dans la production textile verviétoise. De là à dire que c'est William Cockerill « qui fit Verviers », il y a une marge car la ville était déjà un des principaux centres lainiers européens avant lui. Et pour bien s'en convaincre, je vous propose de retourner à une description de la cité qui date, à peu de choses près, de l'époque de la naissance de Cockerill.

1. Verviers en 1755

6 Nous sommes au printemps 1755, et un richissime marchand drapier de Sedan dans les Ardennes françaises, Abraham Poupart, est envoyé en quelque sorte en mission d'espionnage industriel par le roi de France Louis XV, pour comprendre les secrets de la concurrence verviétoise à 120 km au nord de Sedan. Le compte-rendu de cette

7 mission, qui a été étudié par Paul Bertholet puis par Gérard Gayot, nous vaut de disposer d'une description détaillée de l'industrie textile verviétoise, un demi-siècle avant l'arrivée de Cockerill.

8 En 1755, il y a déjà alors à Verviers et dans les villages alentours à 8 km à la ronde quelque 1.800 métiers à tisser, sur lesquels on fabrique aussi bien des draps fins que des étoffes plus grossières. Une partie de ces opérations se font en ville ~~donc~~, mais le filage de la laine, lui, se fait

9 uniquement à la campagne, où les fabricants amènent leur laine à filer en essayant de s'attacher autant que possible un certain nombre de campagnards qui ne filent que pour eux. En ce qui concerne les divers métiers du textile, Poupart note qu'il n'y a aucune règle d'apprentissage, ou d'âge, ni de corporations, aucune règle salariale non plus, tout dépendant de l'habileté de l'artisan et du bon vouloir du fabricant. Les drapiers décident également seuls des dimensions et

10 de la qualité de leurs draps, aucune réglementation n'existant ici aussi et cette permissivité qui contraste avec le système français lui saute

aux yeux comme étant un des atouts des concurrents verviétois, qui ne sont corsetés par rien. C'est ainsi qu'à Dison surtout, ils utilisent les déchets du tissage des draps fins, ce qu'on appelle les « queues et penes » pour tisser des draps plus grossiers, et accroître leurs ventes.

11 Ces fabrications se font, en ville, dans des ateliers situés juste à l'arrière de la maison patronale et il y a une véritable imbrication entre la vie quotidienne du patron et le fonctionnement de ces toutes premières usines. Un bon exemple de cela est l'ancienne maison Lambrette rue des Raines, qui était la maison d'un riche marchand-drapier nommé Franquinet, qui a été étudiée tout récemment par Catherine Bauwens.

Sur ce dessin réalisé par un dessinateur de l'Awap sur base des relevés de Catherine, on distingue très bien d'une part la maison Lambrette, deux fois plus large en fait que sur la photo, et d'autre part à l'arrière un atelier, tout récemment détruit hélas, atelier qui devait être celui des ouvriers de Franquinet, ce richissime fabricant dont Paul Bertholet a étudié la fortune. Un autre exemple d'atelier à l'arrière de la maison

12 d'un maître drapier est visible en haut à droite sur ce plan qui représente la maison du fabricant von dem Bruch rue Neuve à Hodimont c'est-à-dire rue Jules Cerexhe aujourd'hui, on distingue bien l'emplacement du local des tondeurs.

13 Abraham Poupart a été autorisé à visiter ces divers ateliers, il s'est fait expliquer les méthodes de fabrication par les principaux drapiers verviétois, il a pu assister aux diverses opérations et même découper des échantillons de draps qu'il a joint à son rapport. Lors de sa tournée,

14 Poupart est choqué par les contrefaçons que s'autorisent les drapiers verviétois : on imite les détails des draps anglais ou des draps normands, on fait passer ces draps de moins bonne qualité pour des draps anglais ou normands mais à moindre prix. Les fabricants verviétois se vantent de ces méthodes de faussaires, tout comme du fait qu'ils parviennent à vendre leurs draps en Prusse en contrebande malgré l'interdiction d'exporter vers ce pays.

15 Outre la Prusse, les drapiers verviétois ~~de 1755~~ exportent en Italie, en Espagne, au Portugal, en Allemagne où ils sont les grands seigneurs de la foire commerciale de Leipzig et où ils vont jusqu'à Königsberg et en Silésie. En fait, c'est tout simplement qu'ils sont alors les meilleurs marchands de draps au monde et s'ils ont le culot de dévoiler à un concurrent étranger leurs méthodes de fabrication et de falsification, c'est parce qu'ils savent qu'ailleurs et notamment en Angleterre et en France les règles sont tellement strictes qu'eux ne courent aucun danger de concurrence frauduleuse.

16 La principale conclusion de la mission de Poupart concernant Verviers, que ce soit pour les méthodes de fabrication ou pour les réglementations salariales, tient en une phrase, je cite : « il y a des choses qui vont mieux lorsqu'elles ne sont pas réglées ». Fin de citation : c'est là l'esprit du libéralisme économique dans toute sa splendeur et, hélas, porteur de ses inévitables excès lorsque l'appât du gain primera sur toute autre considération.

17 A cet égard, les ouvriers tondeurs seront les premiers à tenter de s'organiser et Paul Bertholet, encore lui, a étudié les statuts de l'Association qu'ils fondèrent en 1742 tandis que pour ma part j'ai retracé dans mon livre *250 ans de résistance* avec Jean-François Potelle la grève de 1759 et le renouvellement secret de cette association à cette occasion, mais cela nous entraînerait trop loin ici.

18 2. Les origines de Cockerill

Venons-en à William Cockerill maintenant, qui naît ~~en 1757 c'est-à-dire~~ à peu de choses près à l'époque où Abraham Poupart fait son enquête verviétoise. J

Les traces de Cockerill sont à chercher à Haslingden dans le nord-ouest de l'Angleterre, dans le sud du comté de Lancashire. De nos jours, les guides touristiques consacrés à l'Angleterre font l'impasse sur cette région, à l'exception de ses deux grandes villes industrielles que furent

- 19 Liverpool et Manchester, mais l'une et l'autre évoquent davantage la grande industrie révolue et les Beatles que les charmes de la campagne anglaise, même si Haslingden est un petit village au centre
- 20 d'un quadrilatère formé de quatre anciennes cités textiles, Bolton et Rochdale au sud, Burnley et Blackburn au nord.

L'industrie cotonnière – et non lainière, c'est important – sera en pleine expansion dans cette zone à la fin du XVIIIe et au XIXe siècles. Bolton passera de 60 à 180.000 habitants ^{aujourd'hui}, Burnley de 14 à 106.000, Blackburn de 46 à 133.000 et Rochdale compte encore plus de 100.000 habitants aujourd'hui. Par contre Haslingden ^{est restée} est plus proche d'une petite localité comme Dison, avec 17.000 habitants.

- 21 Le travail du coton règne ici, sans que la laine soit totalement absente, car on est à l'est du comté du Lancashire et juste à côté, dans le Yorkshire, c'est le travail de la laine qui domine. On est dans une zone frontière à ce point de vue, et évidemment poreuse, et c'est important pour la formation et le bagage de Cockerill. C'est aussi une zone comprenant les lieux de naissance de la révolution industrielle qui se produit en Angleterre dès le XVIIIe siècle.

- 22 C'est d'abord l'invention par John Kay en 1733 de la navette volante, un procédé qui permet au tisserand de propulser lui-même sa navette et de quadrupler sa production : l'invention a lieu à Colchester dans l'est de l'Angleterre mais Kay revient ensuite vivre et travailler dans le Lancashire, non loin de Haslingden.

L'invention de John Kay suscitera des craintes chez les tisserands, comme toutes les innovations techniques, et Kay devra même un jour s'enfuir de son atelier en se cachant dans des draps.

23 En 1765, James Hargreaves invente à Blackburn la « spinning jenny » qui est la première innovation fondamentale dans la filature, une sorte de rouet perfectionné qui permet d'actionner huit broches à la fois. Blackburn, c'est à deux pas de Haslingden

Ici aussi, l'inventeur et l'invention furent victimes de la colère des tisserands craignant pour leur emploi, et des prototypes furent démolis par ces derniers.

24 En 1768, un natif de Preston, 30 km à l'ouest de Haslingden, Richard Arkwright fait entrer la filature de coton dans l'ère de la production de masse avec sa « water-frame », un métier à eau qui permet d'obtenir un fil de meilleure qualité. Arkwright installe cinq ans plus tard une usine à Chorley, à une vingtaine de km à l'ouest de Haslingden.

Enfin en 1779, l'évolution technique du textile se complète avec la « mule jenny » de Samuel Crompton, un natif de Bolton, toujours près de Haslingden donc. Sa machine combine les atouts de la « spinning jenny » et de la « water frame » et permet d'utiliser jusqu'à 400 broches à la fois dans la filature.

25 Toutes ces inventions se produisent dans le secteur du coton : à l'époque, l'industrie lainière est purement imitative, elle puise son inspiration dans les inventions du coton et les applique à la laine si elles sont transposables. Or c'est exactement ce que fera Cockerill à Verviers à la fin du siècle.

3. William Cockerill avant Verviers

26 Petit-fils d'un John et fils d'un William Cockerill, « notre » William si je puis dire est né selon toute vraisemblance en 1757 mais aucun document ne précise la date exacte. Sa sœur ayant vu le jour en avril 1753 et son frère Mark en 1758, l'intervalle maximum est entre '54 et '57 et comme un acte officiel lui donne 45 ans en 1803, la date de 1757 est quasi certaine. Il a donc seize ans quand son père meurt en 1773.

7

Celui-ci était un fermier aisé, car il laisse à ses sept enfants un héritage assez important : des biens immobiliers pour chacun des quatre fils dont William, qui n'est donc pas pauvre, et des sommes d'argent pour chaque fille. William reçoit une maison au numéro 39, *Higher Lane*, à Haslingden.

27 Six ans et demi après cet héritage, William épouse une fileuse de dix-neuf ans, Elisabeth dite Betty Charles. Le mariage a lieu de soir de Noël 1779. William est alors qualifié de *joiner*, c'est-à-dire de menuisier, dans l'acte de mariage. Or il faut se souvenir que les premières machines textiles que nous avons évoquées, tout comme les métiers à tisser ancestraux, étaient en ^{de fer}bois. Douze ans plus tard, dans un autre acte officiel en 1791, on qualifie notre Cockerill de *jenny-maker*, fabricant de jennies. Il sait donc fabriquer des machines sur le modèle de celle de Heargraves.

Le passage de la qualification de « menuisier » à « fabricant de jennies » indique en tous cas qu'il y a eu une progression dans les capacités techniques de William. En tant que menuisier (*joiner*), il avait déjà des capacités d'assemblage, de connexions d'éléments, ^{qui est} ~~à~~ *amélioration pour fabriquer des machines. La*

~~et cette~~ liaison étroite entre menuiserie et travail mécanique subsistera longtemps, comme en témoigne encore en 1835 le titre de cette

28 brochure publiée par un ancien directeur de Cockerill à Seraing à l'usage des ouvriers mécaniciens. Mais revenons à William tant qu'il est encore en Angleterre.

En tant que « fabricant de jennies », ^{William} ~~il~~ ^{l'a} manifestement progressé. Mais même s'il vit dans une région où foisonnent les inventions dans le textile, il n'en n'a pas à son actif. On peut donc supposer qu'on est en présence d'un artisan fournissant une petite clientèle locale de modestes fabricants de cotons, un artisan vivant dans un monde ouvert à la nouveauté.

29 Cet artisan a fondé une famille dont subsistent cinq enfants ~~qui~~ qui apparaissent sur cette généalogie établie il y a exactement trente ans par Suzy Pasleau, mais corrigée sur divers points dans le texte inédit de Pierre Lebrun. Comme je ne suis pas encore techniquement

8

à même de reproduire un arbre généalogique même sommaire, je vais utiliser le tableau de Pasleau tout en sachant que la date de naissance de William père est bien 1757 et non 1755 et que Nancy était née en 1782 et donc l'aînée. Outre celle-ci, il y a donc quatre fils dont trois joueront un rôle important, William junior, Charles-James et le fameux John, cadet de la famille.

Ils ont donc respectivement treize, onze, huit, cinq et trois ans quand leur père décide de quitter l'Angleterre avec ses deux fils aînés pour tenter sa chance comme fabricant de machines sur le continent. Nous sommes à la toute fin de 1794 ou au tout début de 1795 et William Cockerill a alors 43 ans. La concurrence est rude en Angleterre et on

30 peut supposer que le mécanicien n'a plus assez de commandes au point de choisir de s'expatrier et de tenter d'exporter des secrets de fabrication, ce que la loi punit très sévèrement, en tous cas en théorie. Cockerill sait qu'il aura besoin de bras pour l'aider à assembler les machines qu'il devra reconstituer de mémoire, et c'est pourquoi s'il laisse à Haslingden son épouse, sa fille et les deux plus petits garçons,

31 il embarque par contre avec ses fils aînés William et James.

Cockerill n'a absolument pas l'intention de venir à Verviers, où on sort à peine d'une époque de guerre sur notre territoire entre les Français et les Autrichiens. En fait, il compte tenter sa chance en Russie, où

32 l'impératrice Catherine encourage des artisans anglais à venir s'installer pour y exporter leur savoir-faire malgré l'interdiction anglaise. Cockerill arrive ainsi à St-Petersbourg, qui est alors la capitale des tsars, et il se fait remarquer par la qualité des machines textiles qu'il parvient à reconstituer de mémoire. Il est soutenu par

l'impératrice mais celle-ci meurt en novembre 1796 et les relations avec le successeur, Paul 1er, tournent mal. Parce qu'il n'a pas pu réaliser une machine dans un délai qui lui a été donné, il est jeté en prison. Il parvient à s'enfuir vers la Suède. Il tente à nouveau d'y placer des machines mais cela ne doit pas être de manière suffisante puisqu'il gagne ensuite Hambourg et qu'il s'y installe comme marchand de bois. C'est là qu'en 1798 il rencontre un représentant d'une des deux plus grandes firmes textiles verviétoises, la maison Simonis.

4. Cockerill à Verviers

33 Ce représentant s'appelle Henri Mali et c'est un jeune Hollandais, qui était attaché à une banque d'Amsterdam jusqu'à ce qu'il accepte en 1797 de travailler pour Iwan Simonis comme représentant dans les

34 pays germaniques. Les deux hommes ont le même âge, 28 ans, et Iwan Simonis est le beau-frère du dirigeant de l'autre grande maison verviétoise, la société Biolley, ^{MAIS} ~~Mais en fait~~ Jean-François Biolley n'est

35 que le dirigeant en titre. Il est invalide en effet et depuis le milieu des années 1790, peu après le décès de son père, c'est en fait son épouse Marie-Anne Simonis, la sœur aînée d'Iwan, qui dirige la firme Biolley au point que les deux sociétés n'en font quasiment qu'une dans leur stratégie commune.

86 Mali, qui parle anglais, rencontre donc Cockerill à Hambourg. Ce dernier explique au jeune commercial ce qu'il est capable de réaliser et le second y voit tout de suite l'intérêt potentiel pour le développement des affaires de son patron, d'autant plus que celui-ci voudrait pouvoir réduire son personnel ouvrier car il estime qu'il est victime de trop de vols de laines. Cockerill accepte de venir à Verviers, donc en France puisque nous sommes alors Français depuis 1795. Il

37 note sa proposition sur un petit billet, en anglais, un petit billet que j'ai pu retrouver il y a trois ans dans les archives de la famille Simonis.

Simonis et sa sœur sont convaincus par Mali et décident de se lancer dans l'aventure de l'innovation technique en faisant confiance à cet Anglais inconnu. Ils promettent de l'accueillir et de l'héberger à Verviers tout en lui fournissant un atelier et les moyens de construire ses machines à filer. Pour Cockerill, ce sera un pari car il lui faudra adapter celles-ci à la laine et non plus au coton. Pour le tandem Simonis/Biolley, c'est un saut dans l'inconnu puisqu'ils n'ont jamais vu fonctionner pareils engins et qu'ils doivent faire confiance à des innovations techniques n'ayant jamais fait leur preuve dans la laine.

38 Mali et Cockerill mettent un an avant de se retrouver à Hambourg, que le second n'a pas encore quitté faute d'argent pour payer le voyage. Mali avance celui-ci et un soir d'octobre 1799, William et ses fils débarquent de la diligence venant d'Aix-la-Chapelle. On les installe dans une ancienne foulerie, la foulerie Dauchap du nom de son premier propriétaire. C'est un bâtiment de 1479, aujourd'hui détruit, qui se trouvait là où se situe aujourd'hui rue de Limbourg le petit parking à l'ouest de l'ancienne usine Simonis reconvertie en logements sociaux, donc entre celle-ci et la cour de l'IFAPME. Cette foulerie appartient alors à une Biolley, belle-mère de Marie-Anne Simonis. Aujourd'hui, ~~sauf erreur de ma part~~ absolument rien n'indique que c'est à cet endroit que se situa le tout premier atelier européen des Cockerill, bien avant Seraing mais aussi à l'origine de Seraing et de l'essor mondial de Cockerill.

39 Revenons à William. Dans la vieille foulerie, Cockerill va prendre des mois pour mettre au point ses machines, au point que les concurrents des Biolley/Simonis se moquent de l'échec apparent de l'audacieux tandem d'entrepreneurs. C'est au point aussi que Marie-Anne doit intervenir pour convaincre son frère de refinancer l'Anglais au-delà du délai initialement prévu. Et au bout d'un peu plus d'un an, c'est le succès, avec une machine qui s'inspire, sans en être une simple copie, de la *water frame* et de la *mule-jenny* du coton, en s'apparentant davantage à une *spinning-jenny*, mais je ne veux pas m'aventurer plus

dans cette analyse technique qui était devenue une des obsessions du professeur Lebrun il y a une vingtaine d'années.

- 40 L'assortiment complet de machines construit par Cockerill comprend quatre ou sept machines selon qu'il s'agit de préparer des fils plus ou moins fins, dont trois ou six machines à carder et une mule-jenny avec plusieurs dizaines de broches pour les fils. Cet ensemble permet de
- 41 réduire considérablement la main d'œuvre puisqu'il ne faut que trois hommes et trois gamins, selon l'expression même de Cockerill, pour surveiller et faire fonctionner l'ensemble en faisant le travail de dizaines de fileurs, en fonction du nombre de broches qui se trouvent sur la jenny. On a donc un accroissement considérable de la production
- 42 et en même temps une économie tout aussi considérable de la main d'œuvre pour la filature, tout cela pour un investissement relativement peu important de 25.000 francs par assortiment. L'accroissement de la production de fils va permettre celui des draps et du coup un accroissement de main d'œuvre dans les autres étapes du processus du textile. C'est donc une véritable révolution industrielle qui démarre ainsi à Verviers, officiellement le premier janvier 1801, qui est la date symbolique retenue comme étant la mise en fonctionnement du premier assortiment des Cockerill.

5. Regroupement familial et monopole commercial

- 43 Après la mise en marche du premier assortiment et sans doute la réception d'un premier paiement de la part des Simonis et Biolley, William Cockerill, qui va devenir un homme très riche, retourne en Angleterre tout en laissant ses fils William et James continuer seuls la production dans l'ancienne foulerie devenue le premier atelier Cockerill européen, bien longtemps avant Seraing donc. L'inventeur repart en Angleterre, qui est alors en paix provisoire avec la France, et il va y rechercher pour les amener à Verviers son épouse Betty, ses deux fils cadet John et Alexandre, et sa fille Nancy. Cela se passe au printemps ou à l'été 1801, au plus tard le 10 août date à laquelle le petit Alexandre, mort à neuf ans et demi, est enterré au cimetière

anglican de Spa. Spa qui, au passage, restera un des lieux de prédilection de Cockerill qui s'y fera initier à la franc-maçonnerie et y fera plus tard, avant de s'y installer, bien des acquisitions immobilières et des investissements industriels, ~~mais cela déborde de notre sujet.~~

44 Durant son séjour en Angleterre, Cockerill a revu fonctionner des machines, il a aussi rencontré un autre mécanicien, James Hodson, et il l'a convaincu de le rejoindre à Verviers. Lui-a-t-il promis sa fille par la même occasion, on ne le saura jamais, mais toujours est-il qu'en avril 1802, alors âgé de trente ans, James Hodson ~~/ou Jacques si on veut le dire en français/~~ vient s'installer à Verviers avec le couple Cockerill, leurs trois fils et leur fille Nancy, qui fête ses ~~vingt~~¹⁸²⁰ ans en octobre. L'année suivante, c'est le mariage religieux entre James et Nancy au temple protestant, qui sera suivi de la naissance de quatre enfants dont un des parrains sera un Peltzer, le concurrent protestant des Biolley et Simonis.

55 Ces derniers ne sont pas restés inactifs, tout en profitant de l'essor colossal que la mécanisation donne à leur société. Ils voudraient tenter maintenant d'en avoir le monopole, en tous cas pour ce qui est des machines de Cockerill et de son nouvel associé. Trois mois après l'arrivée de Hodson à Verviers, Cockerill et lui acceptent de signer un contrat où ils garantissent un monopole aux Simonis et Biolley: ils s'engagent à leur fournir encore douze assortiments (dont le prix a déjà baissé à 10.000 francs au lieu de 25) mais aussi à ne pas accepter de commandes d'autres firmes textiles dans un rayon de 150 km, y compris donc jusque Sedan inclus, et cela jusqu'à la fin de 1804.

+ usine
SIMONIS

Mais les Cockerill sont des « tourciveux » dans cette histoire car ce que les Biolley et Simonis ont oublié, c'est l'âge de l'aîné des trois fils. William junior atteint en effet dix-huit ans cette même année 1802 et du coup il s'établit à son compte, en employant son beau-frère James Hodson soi-disant comme aidant. Si bien que le monopole consenti par celui-ci et par le père Cockerill est tout aussi vite contourné par le fils,

qui commence à fournir tous les autres fabricants verviétois qui le souhaitent.

Biolley et Simonis fulminent d'avoir été roulés, ils pestent publiquement contre Cockerill, mais ils ne vont pas jusqu'au procès car ils ne tiennent probablement pas à étaler trop qu'ils se sont fait avoir, et sans doute ne veulent-ils pas non plus se mettre à dos les autres fabricants verviétois alors que la ville est alors un mouchoir de poche, où tous les notables se connaissent, se fréquentent de près et sont de plus alliés les uns des autres par des mariages arrangés voire consanguins.

46 Sans m'y attarder, je tiens à souligner avant de terminer que l'implantation des machines à Verviers en ce début de XIXe siècle a provoqué les mêmes craintes et réactions que les premières inventions en Angleterre. Chez nous cela prit la forme notamment d'un texte alarmiste du Theutois Dethier en 1807 et de manifestations de joie lors de l'incendie en 1809 de l'entreprise Engler, cour Fischer, une entreprise particulièrement bien équipée en machines précisément.

DÉVELOPPER ?

47 Que deviennent les Cockerill après (1804) avoir terminé leurs contrats verviétois ? Le père William, qui a alors 50 ans, quitte Verviers et transfère ses ateliers à Liège, à l'endroit de l'actuelle place Cockerill ; il s'y agrandit et s'y diversifie.

1807

48 Parallèlement, il achète à Spa, en 1809, d'abord le château du Marteau où il va résider d'abord (il en reste l'actuelle école d'hôtellerie), ensuite le Grand Hôtel auprès duquel il va installer, comme au Marteau, une usine, Grand Hôtel dont il fera sa résidence principale au moins jusqu'en 1825 et c'est aujourd'hui l'actuel hôtel de ville de Spa.

49 James et John Cockeril, après que leur père ait pris sa retraite en 1813, lui succèdent à la tête de l'usine liégeoise puis ils transfèrent celle-ci, avec le succès que l'on sait, à Seraing en 1817. James travaille quelques années aux côtés de John puis il part dans les années '20 s'établir seul à proximité de Aix-la-Chapelle.

50 C'est près d'Aix, dans le château de James, que William Cockerill père meurt en 1832.

51 Son fils Charles-James décède à peine cinq ans plus tard en 1837, lui aussi à Aix-la-Chapelle. Preuve de ce que le nom Cockerill restait attaché aux machines et aux craintes qu'elles inspiraient, son atelier aixois avait été pillé par des ouvriers au moment des révolutions de 1830.

52 Le cadet, John, meurt à Varsovie, en plein voyage d'affaires en 1840. Il a à peine 50 ans, mais comme on sait c'est grâce à lui que le nom s'est perpétué et même le prénom puisque ces dernières années, la firme liégeoise CMI, qui avait repris une partie de Cockerill-Sambre en 2000, s'est rebaptisée John Cockerill.

53 Les Cockerill resteront actifs à Verviers d'une part via William junior, qui y maintient son usine jusqu'en 1815 avant de poursuivre ses activités de constructeur à Gröben en Allemagne, au nord-est de Francfort. D'autre part, le nom de Cockerill subsiste encore deux ans à

54 Verviers, jusqu'au décès de Nancy en 1817 à l'âge de trente-cinq ans à peine. Après quoi, seule l'usine de Hodson, au coin des rues du Brou-

55 et pont St-Laurent, témoignera jusqu'en 1833 sous le surnom de « amon l'Anglais » de la présence des Cockerill à Verviers. Malgré sa

56 brièveté, le séjour de cette famille anglaise en terre verviétoise fut déterminant pour l'essor industriel verviétois grâce aux innovations du début du processus de mécanisation du textile européen.

conclure

Pour terminer, je tiens à souligner que les Musées de Verviers possèdent un assortiment complet construit par Cockerill : trois pièces sont visibles ~~ici~~ au Solvent sur la dalle du premier étage contenant la collection de machines textiles des Musées communaux, et deux autres sont actuellement au CTLM. Il n'est pas du tout exclu que dans quelques années l'ensemble puisse être reconstitué sur le site du Solvent, comme le prévoit une ambitieuse note d'intention que l'échevin de la Culture Jean-François Chefneux a fait partager au Collège cet été. Ce serait une belle occasion de rendre à William Cockerill la place qui lui revient pour avoir été une des grandes figures qui ont contribué à l'histoire verviétoise.